

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 53. — Mars 1876.

MISSION DU MACKENZIE

LETTRE DE MONSEIGNEUR CLUT.

Mission de la Providence, le 23 novembre 1874.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Mes dernières lettres allaient jusque vers la fin de mai 1874. Je les écrivais de Notre-Dame des Sept-Douleurs, fond du lac Athabaska, où je donnais alors la mission. En général, pour tous les Indiens que je vis alors, ce fut une conversion et un renouvellement dont ils avaient grand besoin. J'éprouvai beaucoup de fatigue pendant la durée de ces exercices, mais les consolations n'en furent que plus grandes; j'entendis environ six cents confessions ; il y eut deux cent trente communions, dont quarante-trois premières communions, et soixante-neuf confirmations. Jusqu'au 19 juin, jour de mon départ

pour la Nativité, j'eus toujours quelques familles à instruire; ce qui faisait un personnel d'environ quatre-vingts personnes. Les autres avaient repris le chemin de leurs vastes solitudes.

C'est le 19 juin que je partis en berge. Quoiqu'on aperçût la glace en avant de nous sur le lac, il fallut s'embarquer, la saison étant déjà fort avancée. Au moment du départ, tous les Montagnais, sous la direction de M. J. Mac Karty, sont rassemblés et se mettent à genoux pour recevoir ma bénédiction, baiser mon anneau et me toucher la main; plusieurs poussent des gémissements et versent des larmes; ils voudraient me garder toujours. Ils veulent me faire promettre de leur donner un Missionnaire pour rester chez eux à poste fixe, et me prient de revenir les voir au plus tôt. Pauvres sauvages! Ce serait bien avec bonheur que j'accéderais à leur double demande, mais nous manquons d'ouvriers, et le champ est trop vaste pour qu'il soit possible à l'Évêque de visiter souvent le même poste.

Enfin, nous nous embarquons; les jeunes rameurs font jouer leurs longues rames. Aussitôt cinq ou six décharges produites par quarante fusils se font entendre, et le pavillon est hissé en l'honneur de l'Évêque. Un vent favorable nous fait glisser rapidement sur les eaux; mais nous ne tardons pas à être arrêtés par la glace. Durant quatre jours nous sommes obligés de séjourner dans quelques-uns des mille ports du rivage nord que nous longeons. Le 23 juin, la glace étant dissipée, nous profitons d'un temps meilleur et nous franchissons en deux jours la moitié de la distance entre Notre-Dame des Sept-Douleurs et la Nativité. Malgré la rapidité, nous faisons souvent des arrêts sur les îles de rochers ou de graviers pour y recueillir des œufs de canard et de mauve; pour ma seule part, j'ai pu en recueillir une cinquantaine en deux

jours. Nous laissons donc volontiers la viande sèche pour l'omelette.

Ce fut le 25 juin que nous arrivâmes à la Nativité, à la grande joie du P. Laity, du F. Reygnier, de la population du fort et d'un grand nombre d'Indiens qui m'attendaient; je donnai la confirmation à trente-six d'entre eux.

Durant mon séjour à la Nativité, un grand événement se passa dans cette chère mission: l'arrivée de deux sœurs de Charité et d'une sœur converse envoyées du couvent de la Providence. Elles venaient fort à propos pour ouvrir une école et un orphelinat. Un ministre protestant accompagné de sa femme devait arriver peu de temps après pour le service religieux de quelques-uns de ses coreligionnaires employés à la compagnie des fourrures. Ce ministre aurait pu tenter d'établir une école, et j'étais bien aise d'avoir une bonne école catholique à lui opposer.

Vers la fin de juillet, on annonçait l'arrivée des barques du district Athabaska avec un renfort de Missionnaires. On comprend ma joie mêlée d'inquiétude. Mais, ô déception ! les barques abordent; point de Pères, point de Frères! Vite, je me fais remettre nos lettres. J'apprends que les nouveaux Peres et Frères sont arrivés trop tard à Saint-Boniface pour partir avec les berges et qu'ils doivent prendre le chemin du lac la Biche. Voilà un retard d'un mois et demi, et peut-être de toute une année, s'ils ne trouvent pas au lac la Biche les moyens de poursuivre leur voyage. Ces chers Pères et Frères sont cependant si attendus, et on a si grand besoin d'eux! Mes lettres me parlent de l'arrivée du révérend Bompas, créé évêque anglican. Il est accompagné d'un ministre; ces deux messieurs amènent leurs femmes. Voilà donc par surcroît deux ministres de l'erreur à combattre, et nous

sommes encore réduits à un nombre trop restreint.

Craignant que nos chers arrivants ne pussent dépasser le lac la Biche, ma première pensée fut d'aller les y chercher. Je parlai de ce projet au R. P. Laity; il ne fut point de mon avis; il pensait que nos Missionnaires partiraient immédiatement après leur arrivée à Notre-Dame des Victoires, et que je m'exposerais à des fatigues et à des dépenses inutiles, à un moment où il n'y avait pas de provisions. Devant ces graves objections, je temporisai, non toutefois sans regrets; aussi je revenais souvent à la charge auprès du révérend Père pour avoir son assentiment. Après avoir relu nos lettres d'affaires, il n'y eut plus à hésiter; je compris la nécessité du voyage, qui fut décidé, et je désignai le 4 août pour jour du départ. Je me procurai un canot d'écorce et quatre hommes.

Comme on a déjà souvent écrit des relations de voyage dans nos Annales, je pense qu'il est inutile de faire le journal du mien; je n'indiquerai donc que quelques incidents remarquables. D'abord, je dois faire connaître mes compagnons de voyage. Nous ne sommes que cinq et nous appartenons à cinq nations différentes. J'ai avec moi un métis iroquois-français, un Montagnais, un Cris, et un Peau-de-lièvre. Ce sont quatre vigoureux jeunes gens, qui ont beaucoup de courage, comme les gens du pays, quand tout va bien, mais qui se découragent vite en présence des difficultés. En partant, ils étaient tout feu, mais bientôt la longueur du chemin amenant la fatigue, Mgr d'Érindel dut *pagayer* autant et plus qu'eux pour stimuler leur ardeur. J'avais aussi intérêt à accélérer, parce que je devais retourner à la Providence avant les glaces, ne voulant pas m'exposer à être arrêté en route.

Le 10 août, nous fûmes menacés d'un accident qui eût troublé le reste de mes jours et qui nous eût laissés

dans une grave situation au milieu d'un périlleux voyage. Nous arrivions au premier grand rapide de la rivière la Biche. En cet endroit, en remontant le courant, on a coutume de faire portage non-seulement de la cargaison, mais encore des canots. Notre guide, espérant gagner du temps, après avoir fait un tout petit portage de la cargaison et monté le canot vide par eau, le fit recharger à moitié, au-dessus d'une chute de cinq pieds. Je remarquais avec peine qu'on se pressait beaucoup et qu'on ne prenait pas assez de précautions pour un passage si dangereux ; mais je m'abstins de faire des observations, de peur que le guide, assez susceptible, ne s'en formalisât. Le canot devait être halé par deux hommes, tandis que deux autres le gouverneraient. L'ordre d'avancer est donné, aussitôt un remous s'empare de l'arrière du canot, tandis que le courant dirigé vers le large saisissait l'avant. Ces deux forces agissant dans le même sens exposent le canot au plus grand danger; on crie de haler fort, mais la corde casse, et voilà le canot et les deux hommes emportés avec une rapidité vertigineuse dans la direction de l'abîme. Sans perdre leur présence d'esprit, notre Iroquois et le Cris essayent de passer plus loin ; mais, vains efforts ! les voilà presque au-dessus de la chute. Ne pouvant l'éviter, ils eurent assez de sang-froid pour tourner leur canot en travers, en sens parallèle à la chute. Nous suivions avec angoisse ces bons jeunes gens, et je me préparais à leur donner l'absolution. Ils disparaissent tout à coup au sein du gouffre et restent un instant ensevelis à nos yeux.

Nous les croyions perdus sans retour, lorsque, contre toute espérance, nous les voyons surnager et voguer vers le rivage, où nous accourons en toute hâte pour les recevoir. Ils n'ont aucun mal, mais ils sont trempés jusqu'aux os, notre bagage est inondé, le canot a une

barre cassée et sa gomme est brisée; nous en serons quittes pour une demi-journée de travail.

12 août Aujourd'hui nos haleurs aperçoivent une famille d'ours venant vers eux ; le Cris ajuste la mère, qui tombe en poussant des hurlements affreux; c'était une ourse fauve. Le chasseur, pour s'assurer de sa proie, lui envoie une seconde balle. Je m'empresse de débarquer pour assister à la chasse des trois petits oursons. Un s'enfuit, deux autres grimpent sur des arbres, où nous pûmes facilement les saisir. Dépecer ces trois ours fut l'affaire d'un moment. On eut soin de prendre les meilleurs morceaux, abandonnant le reste, pour ne pas surcharger notre petit canot; notre pémican fut mis de côté et nous fîmes de véritables festins avec ces mets succulents.

Le 13 août, après notre déjeuner, ayant voulu marcher un peu pour manger des fruits et petites baies, le long de la rive, j'aperçus encore des traces d'ours toutes fraiches Je les signale aux deux haleurs ; aussitôt on fait silence et on avance avec précaution. Nous avions devant nous une famille d'ours occupée à manger des fruits. Un coup de feu mit le trouble dans le troupeau ; la mère, que le chasseur a toujours soin de tirer la premiere, fut atteinte mortellement ; un de ses oursons grimpa sur un arbre, et un autre parvint à s'échapper. Nous voilà de nouveau munis de provisions dont nous chargeons notre pirogue, autant que la prudence nous le permet. A partir de là jusqu'au lac la Biche, nous ne mangerons que de la viande fraîche, grâce à l'habileté de nos chasseurs, qui abattent encore un lynx, un castor, des canards et des outardes en quantité. Mais nous sommes encore loin d'arriver, et il faut passer le redoutable Grand-Rapide que j'ai fait connaître autrefois. Je m'y trouvais le 15 août, anniversaire de ma consécration épiscopale ; mon métis iroquois était malade, et les trois autres étaient décou-

ragés devant les difficultés. Il nous fallait porter par monts et par vaux et le canot et le bagage, pendant environ deux kilomètres, dans un terrain glissant et fangeux. Je me vis sur le point d'être encore abandonné par deux de mes hommes, et je dus, pour ranimer leur courage, promettre augmentation de salaire et me charger de la besogne du malade. Je fus ainsi, tour à tour, portefaix et haleur de canot, jusqu'à ce qu'il plût à mes sauvages de me relever de corvée.

Le 16, je rencontrai un camp de Cris. Comme ces gens-là ne voient que rarement le prêtre et que j'avais besoin de confectionner des mocassins pour mon monde, je m'arrêtai une demi-journée au camp; je fis une instruction et je baptisai un enfant.

Après cette courte station, nous fûmes sur le point d'être victimes d'un autre accident dans la petite rivière la Biche, au dernier rapide Déjà nous nous applaudissions d'avoir passé sans encombre les rapides précédents, lorsque tout à coup, dans un fort courant, par une fausse manœuvre du gouvernail, le canot se met en travers et est poussé avec violence contre un récif. Déjà ses flancs commençaient à craquer lorsque mes quatre hommes sautèrent tous a la fois à l'eau; grâce à leur promptitude, le canot ne fut point brisé, et encore une fois Dieu nous venait en aide.

Enfin, le 23 août, au coucher du soleil, nous surprenions heureusement tous les nôtres au lac la Biche. Il était temps pour moi d'arriver et de me reposer; le jour de l'arrivée et la veille, j'avais été obligé de rendre les armes, c'est-à-dire de déposer mon aviron; littéralement, je n'en pouvais plus de fatigue; il y avait vingt jours que nous étions en route. Mais, si je suis exténué, quelle joie de voir les nouveaux Missionnaires dont nous avons tant besoin au Mackenzie! J'apprends bientôt que, si je

n'eusse pas fait ce voyage, tous nos Pères et Frères allaient être obligés d'hiverner au lac la Biche. Je vous assure que je ne regrette pas ma fatigue, qui du reste va passer bien vite.

Malgré mon désir de repartir au plus tôt, je dus demeurer plusieurs jours à Notre-Dame des Victoires. Il fallait, en effet, chercher des rameurs, radouber une barque, faire la répartition des marchandises entre les différentes missions du Vicariat, faire des ballots et des caisses, etc.

Le jour du départ fut indiqué pour le 28 août. J'emmenais avec moi le R. P. Collignon et le F. Alexis, qui devenaient disponibles par la cession de Notre-Dame des Victoires à Mgr Grandin. J'emmenais aussi les PP. Ducot et Pascal, les FF. Renault et Scheèrs et M. Pradier. Vers quatre heures du soir, un goûter de famille nous fut servi, puis la bénédiction du saint sacrement fut donnée pour l'heureuse issue du voyage. Les adieux furent déchirants : les séparations sont toujours pénibles, mais surtout dans nos immenses déserts du Nord, où le plus souvent on se quitte pour ne plus se revoir. Le R. P. Collignon et le F. Alexis étaient si estimés à Notre-Dame des Victoires, que leur départ fit verser bien des larmes.

Nous revoilà en route pour redescendre la petite rivière la Biche, nous allons avoir bien à souffrir. L'eau, déjà bien basse lors de notre montée, a encore beaucoup baissé depuis notre passage, et notre barque surchargée a un trop fort tirant d'eau. Arrivés dans les rapides et les endroits plats, il faut nous mettre à l'eau et traîner la berge en la soulevant. Le canot que nous emmenons sert à transporter nos colis par petites portions, dans les passages les plus difficiles; on le charge de 800 kilogrammes chaque fois, ce qui allège la barque. Durant deux jours, les PP. Collignon et Pascal, les FF. Alèxis, Renault et

SCHEERS sont obligés de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture comme les hommes de peine, et cela presque tout le temps. Durant ce temps-là, l'Evêque D'ERINDEL poursuit sa route par monts et par vaux et à travers les bois, avec le P. DUCOT, M. Pradier et la femme d'un de nos hommes. Notre tâche était moins fatigante que celle de nos chers compagnons de voyage plongés dans l'eau froide, mais cependant elle était encore une rude épreuve. C'est ainsi que nos nouveaux Missionnaires ont fait leur noviciat de misères et leur entrée dans le vicariat du Mackenzie; dans ce pays il nous faut des sujets point douillets, et aimant beaucoup le bon Dieu et les âmes.

Je ne m'arrêterai pas à décrire toutes les difficultés que nous eûmes à surmonter dans la grande rivière la Biche, au Grand-Rapide et dans une succession de rapides, l'espace de 150 kilomètres. Qu'il me suffise de dire que, quatre ou cinq fois, notre barque a donné contre des récifs; et que, trois ou quatre fois, elle a été assez endommagée. Avant d'arriver à la mission de la Nativité, notre patience a été exercée par quatre jours de pluie, de neige et de vent furieux. Impossible d'avancer; cependant nous sommes dans un campement où il y a de la boue jusqu'aux genoux; on est trempé jusqu'aux os, on grelotte, et on peut à peine faire du feu pour se chauffer. Lorsque je voyais mes compagnons abattus, je remontais leur courage en disant qu'on n'a pas toujours autant à souffrir, et que nous étions là dans un des plus mauvais campements de ma vie de Missionnaire.

Enfin, le 14 septembre, à une heure du matin, le mauvais temps ayant cessé, je criai bien fort : *Lève! lève!* et à deux heures nous partîmes. Au point du jour nous arrivions sur notre beau lac Athabaska; une bonne brise enfle notre voile, et à sept heures du matin nous étions proches de la mission de la Nativité, chantant tous en-

semble un *Magnificat* solennel, tandis que les nombreux échos d'alentour répétaient le cantique de Marie, et que la petite cloche de la Nativité nous saluait de ses sons argentins. Les pavillons de la Mission et de la Compagnie de la baie d'Hudson flottaient au vent en notre honneur.

Je retrouvai le R. P. LAITY et le F. REYGNIER en bonne santé; ils étaient heureux d'apprendre que les PP. COLLIGNON et PASCAL et le F. ALEXIS allaient être leurs compagnons durant une partie de l'hiver. Le R. P. COLLIGNON a reçu pour obédience d'aller à la rivière la Paix, pour tirer le R. P. TISSIER d'une trop profonde solitude de sept ans, et l'aider à l'évangélisation d'un vaste district de missions. Le R. P. PASCAL ira évangéliser les mangeurs de caribou en remplacement de notre défunt P. EYNARD; enfin, le F. ALEXIS se dévouera encore comme autrefois, dans la chère mission de la Nativité, à l'établissement de laquelle il a tant contribué.

Comme mon voyage était loin de toucher à son terme, j'eusse bien voulu ne m'arrêter qu'un jour ou deux à la Nativité; mais, ne pouvant trouver ni hommes ni canot, parce que les sauvages étaient encore au bois, il me fallut faire station pendant quelques jours, tout en goûtant la généreuse et fraternelle hospitalité du R. P. LAITY. Aussitôt que j'eus engagé deux hommes, et que je me fus procuré deux canots, nous nous remîmes en route. Nous laissions là notre grande barque et sa cargaison, ne pouvant trouver assez d'hommes pour la traîner à travers les quatre portages de la rivière des Esclaves; nous ne prîmes avec nous, en fait de bagage, que le strict nécessaire.

Au moment du départ, le vent était très-fort; à peine pouvait-on charger les barques, tant elles étaient agitées. Il fallut donc prendre un troisième canot pour nous aider à traverser le lac. Malgré ces trois canots dans lesquels nous avions distribué nos provisions de bouche et notre

bagage, la tempête était si violente et les vagues étaient si grosses, que le canot que je montais était inondé. Pour le vider, nous dûmes faire relâche deux fois. A l'entrée de la rivière des Esclaves, nous mîmes la chaudière à thé sur le feu et nous fîmes un modeste dîner, pendant que les deux hommes venus avec nous déchargeaient leur canot dans les deux nôtres. Vers le soir de ce même jour et le lendemain matin, nous étions dans le pays du gibier. Sur chaque rive du fleuve, il y a une petite lisière de bois; au-delà se trouvent des lacs, des marais ou des prairies baignées par les eaux; les oies impériales, les oies blanches, les oies grises, les cygnes, les canards aux espèces nombreuses couvrent littéralement ces étangs. Nous profitâmes de l'occasion pour faire nos provisions; nos hommes nous tuèrent une trentaine de pièces en peu de temps. Le nombre de ces oiseaux était incalculable; lorsqu'ils se levaient, alarmés à notre approche, le frémissement de leurs ailes eût pu être comparé à un train exprès arrivant dans une gare; c'était comme un tremblement de terre; il faut voir et entendre ce tapage pour en avoir une idée. Le P. Ducot et les Frères étaient ébahis.

20 *septembre*. Nous arrivons au haut du dernier rapide de la rivière des Esclaves. Là, au sommet d'une belle côte s'élève une tombe toute fraîche; François, notre guide, me dit que c'est la sépulture de son épouse qu'il a perdue deux mois auparavant. Cette pauvre femme avait été élevée à la mission de la Nativité; elle m'avait enseigné la langue montagnaise de concert avec sa mère, morte en odeur de sainteté, et elle avait demandé avec instance à son mari de la transporter à cette place après sa mort, pour que je puisse bénir sa tombe et prier pour elle quand je passerais. Elle avait de plus réservé une peau d'orignal pour moi, afin que je lui chantasse un service

Je l'ai fait d'autant plus volontiers que c'était une chrétienne que j'estimais beaucoup et envers qui j'avais des dettes de reconnaissance. Près de cette tombe, je remarquai un petit paquet caché dans de l'écorce de bouleau pour le préserver de la pluie; je demandai à François ce que c'était. Il me répondit que c'était un peu de tabac mis par lui en réserve à l'intention de ceux qui viendraient prier pour le repos de l'âme de son épouse.

21 *septembre*. Aujourd'hui, la journée est laborieuse; il nous reste encore cinq portages à faire, outre celui de la veille; partout il faut porter à dos non-seulement tout le bagage, mais les canots. Cependant, vers une heure de l'après-midi, nous avons achevé cette rude besogne, et nous allons saluer M. Joseph Beaulieu, bon catholique, chef de traite dans un petit fort qu'il bâtit au pied du dernier rapide. Nous y avons reçu le plus cordial accueil. Pour faire profiter les âmes de cette courte station, j'ai entendu en confession un malade que j'ai fait administrer par le R. P. Ducot, et j'ai continué à confesser ceux et celles qui n'avaient pu le faire depuis le printemps. Vers quatre heures, nous repartions en compagnie de M. J. Beaulieu, nous proposant d'aller coucher chez son frère à la rivière au Sel, mission Saint-Isidore. Nous y arrivâmes très-tard dans la nuit. Après le souper, pendant que mes compagnons de voyage dormaient, j'entendis les confessions de plusieurs familles. Le lendemain, il y eut plusieurs communions à la messe dite par le R. P. Ducot. Vers dix heures, nous repartions, malgré la pluie et la neige, et allions dîner à un camp sauvage.

A l'entrée de la nuit, le 23, nous rencontrons un gros camp de Montagnais. Ces bons Indiens, sachant que je devais descendre la rivière, m'avaient déjà attendu environ quinze jours à la mission Saint-Isidore; mais comme ils n'avaient absolument plus rien à manger, ils étaient

parts en chassant le long de la rivière. Lorsqu'ils m'eurent reconnu, ils commencèrent une fusillade bien nourrie jusqu'au moment où j'eus mis pied à terre. Ils étaient au comble du bonheur. Le principal du camp, après que j'eus touché la main à tout le monde, que je les eus bénis et qu'ils eurent touché la main à toute notre petite caravane, nous invita à aller nous délasser dans sa hutte en peaux. Deux couvertures repliées étaient étendues, en guise de tapis; on nous invita à nous y asseoir. Aussitôt la loge se remplit de monde avide de me voir et de m'entendre; tous me pressent de m'arrêter à leur camp, pour y passer la nuit, entendre leurs confessions et célébrer la sainte messe le matin, afin qu'ils puissent avoir la consolation de communier; quelques-uns d'entre eux, en effet, n'ont pas vu le Prêtre depuis plusieurs années. Je me rends volontiers à leurs pieux désirs. Aussitôt les femmes s'empressent de préparer des emplacements pour nos tentes, les hommes coupent du bois sec pour la nuit, chacun apporte un peu de viande pour notre repas; eux se contentent de nous demander des objets de piété. Avant le souper, je fis un entretien à tout le camp. Le P. Ducot remarquait que l'on m'écoutait avec bonheur, sans perdre une de mes paroles. Après le souper, une clochette réunit tout le monde pour la prière, qui fut suivie d'une instruction. Pendant la nuit, alors que mes compagnons de voyage prenaient leur repos, je m'introduisais dans une petite tente en toile mise à ma disposition pour y entendre les confessions; pour siége on avait réuni deux ou trois paquets de hardes, et pour tapis j'avais une couverture en laine. Je passai la moitié de la nuit à entendre les confessions. Le matin, le R. P. Ducot célébra la messe, pendant que je faisais chanter des cantiques montagnais. Il y eut quatorze communions. Durant le saint sacrifice, la pluie survint, mais nos priants étaient à

genoux, tête nue ; pas un ne bougea. A la fin de la messe, la pluie ayant cessé, je leur adressai une nouvelle instruction qui fut écoutée avec le même respect que les instructions précédentes.

J'ai oublié de dire que nos deux hommes, engagés à la Nativité, ne devaient nous accompagner que jusqu'à la mission Saint-Isidore ; depuis cette place, il ne nous reste qu'un seul homme de peine par canot. Cela veut dire que Pères, Frères, Mgr d'Erindel même doivent ramer et manœuvrer selon leurs forces et leur habileté respectives. Il nous avait été impossible d'avoir du monde ; il fallait bien nous tirer d'affaire. Du reste, nos canots étaient petits et ne pouvaient pas recevoir un équipage considérable ; en travaillant nous-mêmes, nous épargnions une grosse somme d'argent. Nos jeunes sujets admiraient l'habileté de leur Evêque, et comme guide, et comme capitaine, et comme rameur ; il avait l'expérience de la chose.

25 *septembre*. Au coucher du soleil, nous arrivons sur le bord du grand lac des Esclaves ; de là, il y a encore une traversée de plusieurs heures pour arriver à notre mission Saint-Joseph. Nous sommes déjà harassés de fatigue ; cependant je dis à mes compagnons : « Nous ferons bien de nous rendre ce soir, ou bien nous allons nous exposer à ne pouvoir nous trouver chez le P. Gascon pour le dimanche. Demain samedi, je crois que le vent sera violent et nous ne pourrons traverser. » Tout le monde se rendit à mon avis ; nous partîmes donc en redoublant d'effort ; et, vers huit heures du soir, nous nous annoncions au milieu des ténèbres par quelques coups de fusil. On nous répondit aussitôt et du fort et de la mission ; le R. P. Gascon vint nous recevoir, tandis que sa grosse cloche de 15 à 20 kilogrammes sonnait à toute volée.

Nous avons eu une bonne pensée de nous imposer une

nouvelle fatigue pour arriver le vendredi ; il nous eût été de toute impossibité d'arriver le samedi, voire même avant les offices du dimanche soir. Ce fut une grande consolation, pour le P. GASCON et pour moi, de passer ensemble un dimanche; il y eut office pontifical. Le lundi, le lac était bouleversé par une tempête. Cette intempérie nous obligea à rester encore, j'en profitai pour recevoir les vœux perpétuels du bon Frère SCHEERS. En effet, le 28, il achevait ses vœux de cinq ans et s'engageait pour toute sa vie. J'ai beaucoup admiré le courage et le dévouement de ce Frère. Apres cette cérémonie d'oblation et un déjeuner de famille, nous nous sommes préparés au départ. Quand même nous eussions voulu prolonger notre séjour chez notre hôte au cœur généreux, il n'aurait rien eu pour nous donner à manger ; il avait, pour toutes provisions, quelques livres de farine, deux soupes d'orge et quelques mauvais poissons. Heureusement que les sauvages nous avaient donné de la viande en route ; sans cette aumône, nous eussions jeûné tout le temps du voyage.

La cérémonie de l'oblation était finie, nos canots étaient chargés ; sans attendre le jour, nous dîmes adieu au P. GASCON et au F. SCHEERS. Je laissai ce dernier à Saint-Joseph, pour partager et consoler la solitude du cher P. GASCON, solitude qui dure depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis la mort du F. HAND. Nous traversâmes d'abord la baie en face de la mission, par un temps calme qui nous promettait une belle journée. Mais voilà qu'un vent du large s'élève et nous oblige à prendre terre dans un endroit marécageux et à nous y abriter. Le vent devint de plus en plus furieux durant toute la journée et toute la nuit ; nous déchargeâmes nos canots et les mîmes à l'abri. Malgré cette précaution, une de nos embarcations fut brisée en trois endroits. Le lendemain, le vent souffla encore

toute la journée; nous profitâmes du temps d'arrêt pour réparer les avaries de notre canot.

3 *octobre*. Nous arrivons à l'entrée de la rivière au Foin, et nous saluons notre petite chapelle de Sainte-Anne. Là nous rencontrons M. G. Gardner, chef traiteur du fort. Ce monsieur est un protestant converti au catholicisme depuis un an; il est originaire de Bornéo et né de parents écossais. Il nous a reçus avec un vif empressement et nous a conduits à sa maison, qui est à environ un mille en avant, sur la rivière au Foin. Sa jeune femme, élevée par nos Sœurs de charité à la Providence, fut très-heureuse de nous recevoir; elle montra, par sa politesse et ses procédés empreints de piété, qu'elle avait profité des leçons reçues à l'école catholique. Ce jeune ménage, arrivé en automne, nous aidera beaucoup à faire le bien, tant qu'il restera à ce poste. Nous étions arrivés un samedi soir; il fut résolu qu'il y aurait grand'messe le lendemain. Tout le monde s'approcha du tribunal de la pénitence durant la nuit, et la sainte communion fut bien édifiante à la grand'messe. Il y eut aussi trois confirmations; M. G. Gardner était du nombre des confirmands. Après le dîner, nous récitâmes le chapelet avec tous les catholiques du fort, et, comme le vent était devenu meilleur, nous mîmes à la voile. A partir de là jusqu'à la Providence, nous eûmes un temps calme, et nous arrivâmes à cette chère mission tant désirée le 6 octobre, à une heure et demie du soir. Mes compagnons de voyage étaient en route depuis six mois, et moi depuis le départ des glaces. Nous sommes arrivés à l'insu de tous. Etant donc parvenus jusqu'en face de l'établissement sans éveiller l'attention, nous nous annonçâmes par une fusillade, à laquelle on répondit par la sonnerie de l'évêché et du couvent. Tout le monde était heureux de me revoir, et se félicitait du renfort que j'amenais. Cependant le R. P.

Ducot ne devra passer ici qu'une partie de l'hiver; il m'accompagnera dans la rivière des Liards pour y donner avec moi les exercices de la mission dont il sera ensuite chargé.

J'ai trouvé la mission dans la plus grande pauvreté, et cependant il y a un grand nombre de bouches à nourrir. Pour trois Pères, quatre Frères, un évêque, cinq sœurs, vingt-cinq enfants et trois familles de serviteurs, nous avons reçu pour une année, 300 kilogrammes de farine. Il est vrai qu'on a récolté un peu de blé et un peu d'orge; mais on n'a ni beurre ni graisse pour assaisonner les aliments. On est si pauvre en luminaire, que depuis mon arrivée j'ai prescrit qu'on ne se servirait que d'une seule chandelle à la messe. Le soir, tout le monde travaille autour de la même table, misérablement éclairée, et on abrége la veillée. Bientôt même, on manquera de chandelles et pour la messe et pour travailler. Que c'est triste! Le vin pour la consécration fera aussi défaut, et cependant à chaque messe nous n'en dépensons que le strict nécessaire. On va envoyer un exprès à la Nativité, pour faire une petite provision. Ce sera un voyage de 350 lieues, aller et retour, et qui durera plus d'un mois. Comme vous le voyez, il est facile au Mackenzie de faire des actes de mortification. Malgré cela, nous sommes contents de notre sort; pour moi, sauf la responsabilité de l'épiscopat, je n'en désire pas de meilleur.

Je voudrais maintenant vous donner quelques renseignements sur chacune de nos missions centrales; mais je suppose que les Pères qui les dirigent vous auront fait le rapport de leurs travaux respectifs. Je viens d'écrire une petite lettre circulaire, dans laquelle je me plains que, par un motif de fausse humilité, ils n'écrivent pas assez souvent soit à moi ou à la Congrégation, soit à la Propagation de la foi. Cependant j'ai reçu, il y a quel-

ques jours, du P. Roure, une lettre dont je vous envoie un extrait.

Il me dit : « Je n'ai pas écrit à Votre Grandeur par l'occasion des berges du printemps dernier, parce que je ne savais pas trop où vous étiez. Vous apprendrez avec plaisir que tous les sauvages de la mission Saint-Michel sont venus, non pas à la fois, mais par bandes successives ; ce qui m'a permis d'entendre tout le monde. A peu près tous se sont approchés des sacrements, j'ai baptisé vingt-neuf enfants et béni cinq mariages. »

Après un court résumé, le P. Roure me raconte un trait dramatique que je vais vous transcrire presque en entier : « Deux jours après notre arrivée au fort Raë au printemps dernier, un sauvage âgé d'environ quarante ans, d'une taille plus qu'ordinaire, paraissant assez vigoureux et parlant la langue couteau-jaune, se présente à moi, et me dit s'appeler Kk^cayetti. Je le reçus comme les autres sauvages, il entra à la chapelle, fit sa prière, puis me mit au courant de son histoire. Il était veuf, me dit-il, avait avec lui ses deux petites-filles, sa belle-mère et une petite orpheline qu'il élevait. Après ces détails donnés, il me toucha de nouveau la main, et prit congé de moi. Quelques heures après son départ, plusieurs sauvagesses plat-côté-de-chien vinrent me trouver : Pourquoi, Père, as-tu laissé partir Kk^cayetti ? Il a une petite orpheline avec lui, pas plus grande que ça (me montrant la hauteur de leur ceinture), et c'est sa femme ; évidemment elle est trop jeune, elle n'a pas encore d'esprit ; elle pleurait en partant, elle voulait venir te voir ; mais lui n'a pas voulu. C'est un mauvais ; au printemps, il a fait mourir par l'eau le frère de cette petite ; il avait coupé les oreilles de sa femme, et à la fin il l'assomma à coups de hache. Cet hiver même, il n'y a que quelques jours, il voulut tuer Nomba, sauvage plat-côté-de-chien, et il l'au-

rait tué, s'il n'avait pas eu peur de toi; et cela sans raison, uniquement parce qu'il a soif de tuer *déné wié badewi*. Certainement, il va faire périr cette petite qui est d'origine plat-côté-de-chien, comme il a fait périr son frère...

« Je reprochai à ces femmes de ne m'avoir pas informé plus tôt de la chose; mais Kkᶜayetti était déjà loin. Toutefois j'en fis avertir le R. P. Gascon. Celui-ci, ayant eu occasion de me répondre peu de temps après, confirma l'exactitude de ces tristes détails et m'assura qu'il ferait tout son possible pour délivrer la petite fille. Vers le commencement du mois d'avril, un soir, un sauvage entre chez moi et m'adresse la parole en couteau-jaune: Quel est ton nom? lui dis-je. — Je m'appelle Paul, me dit-il. — Il y a un sauvage de ta tribu, nommé Kkᶜayetti, pourrais-tu me donner de ses nouvelles? — C'est aussi mon nom, me dit-il, je m'appelle Kkᶜayetti. — Ah! c'est toi, lui dis-je, causons un peu. — Je lui fis alors de graves reproches sur sa conduite relativement à la petite orpheline, et je le menaçai de la colere de Dieu, s'il persistait à vouloir vivre ainsi. Il m'avoua tout et me promit de me rendre l'enfant, mais à condition que je lui donnerais une femme. — Il ne dépend pas de moi, lui dis-je, de te donner une femme; commence par bien vivre, par te séparer de celle que tu as volée, et lorsque ta conduite sera régulière, alors tu pourras facilement en trouver une. N'as-tu pas honte?...

« Bientôt il changea de propos et me demanda du tabac; je lui en donnai un peu; le lendemain, il m'envoya de la viande en échange, mais il se garda bien de m'envoyer l'orpheline. Il avait son campement à l'extrémité de l'île, du côté nord-ouest. J'insistai auprès de sa belle-mère, qui est une excellente femme, pour qu'elle m'amenât la petite fille. — C'est inutile, me dit-elle, il la garde trop bien pour qu'on puisse la prendre, et il ne te la donnera

pas, à moins que tu ne lui donnes une femme. — Je m'informai bien de l'endroit où ils étaient campés, et je résolus d'aller un beau matin faire une visite domiciliaire et tenter de délivrer la pauvre esclave. Comme la chose était publique et qu'on ne parlait que de cela, M. le docteur-médecin du fort (c'est un honnête protestant écossais) voulut m'accompagner en amateur dans ma petite expédition. C'était le 17 avril; le docteur marchait devant mes deux chiens, et moi je me faisais carrioler. Mais du plus loin que Kk°ayetti nous aperçoit, il lève le camp et fait portage dans la baie pour arriver dans le Grand-Lac. La grande quantité de neige ne lui permettait pas d'aller vite; il avait deux traîneaux et un seul chien; lui-même ouvrait la marche, attelé à l'un des traîneaux ; venaient ensuite deux petites filles qu'il avait eues d'un premier mariage, et l'orpheline enlevée, toutes trois presque ensevelies dans la neige; la belle-mère dans le second traîneau, suivait de loin.

« A l'entrée du Grand-Lac, le docteur le serra d'assez près pour lui adresser la parole; mais Kk°ayetti, pour toute réponse, prend son fusil, le charge à balle en sa présence, le jette sur son traîneau et poursuit sa marche. M. le docteur s'arrête et m'attend pour me dire qu'un pareil homme est capable de tout; cependant il s'offre à marcher devant, si je veux le poursuivre. Quoique j'eusse bien à cœur de délivrer cette pauvre petite, je ne crus pas prudent de continuer; je parlai encore à la vieille, qui était en arrière ; j'envoyai par elle de terribles menaces à son gendre, et revins chez moi en priant pour eux, mais aussi un peu confus de l'insuccès de mon expédition. Je n'avais pas encore fini de faire rôtir mon poisson, que la vieille entre chez moi : — Mon gendre commence à bien penser, dit-elle; lorsqu'il t'a vu revenir sur tes pas, tout à coup son cœur est devenu bon, il a réflé-

chi à tout ce que tu lui as dit l'autre jour, et il veut bien vivre ; si tu lui donnes quelque chose pour le soin qu'il a eu d'Anne (c'est le nom de l'orpheline), il te la rendra ; moi aussi je fais pitié, tu me donneras quelque chose. Il t'attend là où tu nous as quittés, et te fait dire d'aller chez lui. — Je bénis le bon Dieu d'avoir opéré en cet homme un changement si subit ; toutefois, je fis dire au coupable de venir me trouver lui-même, attendu que c'était assez pour moi d'avoir fait les avances. Le samedi se passa ainsi ; le dimanche, la vieille, en venant faire ses dévotions, me dit que son gendre m'attendait toujours. Sur ces entrefaites, arriva de la Providence le F. BOISRAMÉ avec Jonhy (jeune orphelin au service de la mission). C'était le 20 avril 1874 ; après le chapelet, je pris avec moi Jonhy, à l'insu de tout le monde, et je me rendis encore chez Kk°ayetti avec les chiens du Frère. Je trouvai mon Couteau-Jaune en campement, lui d'un côté du feu, et les trois petites de l'autre. Aussitôt que je mis le pied dans le campement, il se saisit de sa hache et de son grand couteau, qu'il mit l'un à sa droite, l'autre à sa gauche ; puis roulant dans son orbite son gros œil blanc, — il est borgne — il commença un discours très-animé avec beaucoup de gesticulations. Moi j'étais assis sur le sapin, écoutant en silence l'orateur ; son discours dura près d'une heure ; il me serait très-difficile de l'analyser. Il voulait me dire, au fond, qu'il était pauvre, et me supplier de lui donner quelque chose pour le compenser des soins qu'il avait eus de la petite ; en second lieu, il ajoutait qu'il ne dépendait que de moi de lui procurer une femme légitime. Quant à la première partie de son discours, je lui répondis que le soin qu'il avait eu de l'orpheline laissait beaucoup à désirer ; mais que, eu égard à sa pauvreté et à la petite à laquelle je désirais faire du bien, je lui ferais un petit cadeau. Quant à la seconde

partie de son discours, je lui répondis que je ne mariais pas les gens malgré eux, qu'il pouvait chercher une femme qui consentît à l'épouser, et que je la lui donnerais. Il me dit alors qu'il voulait toujours obéir aux prêtres, qu'ils étaient les serviteurs du bon Dieu, qu'ils étaient bons, etc. — Tu as bien raison, lui dis-je, de dire que les Pères sont bons. — Oui, dit-il en élevant la voix, les Pères sont bons, mais pas toi. — Tiens! Qu'est ce que tu dis? Je ne suis pas bon, et pourquoi donc? Que t'ai-je fait? lui dis-je en souriant. Et d'où vient donc que, depuis l'autre jour que tu m'as parlé, je ne puis plus penser qu'à toi, c'est comme si je n'existais que pour toi; et c'est pour toi qu'aujourd'hui j'ai récité trois fois le chapelet. Finissons, lui dis-je, le soleil va se coucher; que veux-tu que je te donne en échange de l'orpheline? — Une paire de culottes, dit-il. — Je ne n'en ai point. — Et celles-là? ajouta-t-il en portant la main sur mes pantalons — c'était un peu fort. — Tu n'as pas honte, lui dis-je: mais qu'est-ce qu'on dira au fort, quand on saura que tu m'as dépouillé? Tu dis que tu veux te marier; ah! je crois bien que tu ne trouveras pas une femme plat-côté-de-chien, si on sait que tu as voulu me prendre mes pantalons! — Il se mit à sourire pour la première fois; la victoire m'appartenait, nous terminâmes le marché. Je donnai à la vieille un chien et ma couverture; à lui, je donnai un bonnet, un filet de pêche, un peigne et quelques balles; je plaçai l'orpheline sur le devant de mon traîneau, et la vieille vint chercher le payement. Quoique je n'eusse rien dit à personne de ma petite excursion, tout le monde m'attendait sur la grève, les sauvages aussi bien que les blancs; on avait même craint pour moi, en entendant tirer quelques coups de fusil du côté où je parlementais. Toutes les sauvagesses couvraient l'orpheline de baisers. Le lendemain, les blanches, ainsi que les sauva-

gesses du fort Raë, furent mises à contribution pour l'habiller, et le dimanche suivant, elle ressemblait à une petite demoiselle de Provence.

« Cependant Kk^{e}ayetti vint au fort, espérant pouvoir se marier; mais une des veuves à laquelle il s'adressa accourut tout éplorée me demander si je voulais la faire mourir, me disant qu'elle ne vivrait pas deux jours, si je la mariais à un pareil homme. Deux autres, plus spirituelles, vinrent me demander si elles devaient le recevoir à coups de bâton, lorsqu'il entrait dans leurs loges. A la fin je craignais qu'il ne m'enlevât de nouveau ma petite Anne; aussi je crus devoir la faire partir avec le F. BOISRAMÉ, le 4 mai, pour le Rapide, mission de la Providence; où, paraît-il, elle est très-contente chez les Sœurs. En ce moment, je prépare cette enfant à la première communion; elle est très-intelligente. »

Puissiez-vous, mon révérend Père, trouver dans cette trop longue lettre quelque chose capable d'intéresser nos Pères et nos Frères,

Je suis votre très-affectionné frère.

† ISIDORE, Evêque d'Erindel, O. M. I.

LETTRE DU R. P. SEGUIN.

Notre-Dame de Bonne Espérance, 3 juin 1874.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Voilà déjà un an que le R. P. PETITOT m'a quitté et que je suis seul avec le bon F. KÉARNEY à Good-Hope. J'espérais recevoir un compagnon l'automne prochain ; mais Mgr CLUT m'écrit de n'y pas compter, le R. P. GROUARD étant obligé de partir pour cause de santé. Par ce départ, le vicariat fait encore une bien grande perte ; nous voilà